

---

## L'idée de civilisation dans la pensée contemporaine. L'apport de la géographie et de l'histoire

Paul Claval

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/anatoli/463>

DOI : 10.4000/anatoli.463

ISSN : 2498-0730

**Éditeur**

CNRS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 57-76

ISBN : 978-2-271-07897-1

ISSN : 2111-4064

**Référence électronique**

Paul Claval, « L'idée de civilisation dans la pensée contemporaine. L'apport de la géographie et de l'histoire », *Anatoli* [En ligne], 4 | 2013, mis en ligne le 01 août 2016, consulté le 21 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/anatoli/463> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anatoli.463>

---

# L'idée de civilisation dans la pensée contemporaine. L'apport de la géographie et de l'histoire

Paul Claval

En s'interrogeant, en 1750, sur le mouvement de l'humanité, « qui est sur la voie d'une condition civilisée », Turgot<sup>1</sup> lance la réflexion sur le progrès. Le terme de civilisation apparaît en 1756 dans le *Traité de la population* du marquis de Mirabeau<sup>2</sup>, et dans *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire<sup>3</sup>. La notion occupe dès lors une place éminente dans la pensée française. À l'étranger, en Allemagne en particulier, et dans les pays anglophones, où le terme de culture lui fait concurrence, on l'utilise plus rarement.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire retrace la progression de l'humanité partie à la conquête du monde. Elle analyse le processus de civilisation qui explique et accompagne cette expansion. En Occident, où il s'affirme surtout, la science apprend à mobiliser des formes concentrées d'énergie et élargit sans cesse la gamme des outils, des machines et des produits dont disposent les hommes. Dans le même temps, les lettres et les arts saisissent les formes émergentes de la modernité. Les civilisations de la Grèce, de Rome et de la chrétienté médiévale ont ouvert la voie à celle de l'Europe moderne. D'autres aires – Chine, Inde, monde islamique – ont connu des moments de gloire, mais leur éclat s'est terni.

La perspective actuelle est différente. Les peuples un temps dominés ont redressé la tête. Ils savent, à présent, tirer parti des techniques auxquelles les Occidentaux devaient leurs succès au XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Pour reconstruire des identités que la suprématie de l'Occident avait altérées, ils se replongent dans leurs traditions, leurs arts et leurs

---

1. TURGOT, 1750, *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*, Paris.

2. MIRABEAU, V. RIQUETI DE, 1756, *L'Ami des hommes, ou Traité de la population*, Hambourg, Herold.

3. VOLTAIRE, 1756, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris.

littératures. Pour eux, l'Europe et l'Amérique du Nord ont sombré dans l'immoralité, comme en témoignent les romans, les films, les séries télévisées de cette partie du monde, et comme le soulignent les tenues et les attitudes provocantes des touristes venus du monde développé. Il ne suffit pas de battre l'Occident en mobilisant les techniques qu'il a inventées. Il faut lutter contre les ferments de décomposition qu'il répand. La thèse de Huntington<sup>4</sup> se situe dans ce contexte.

Dans quelle mesure les conceptions de la civilisation développées par la géographie et par l'histoire depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont-elles participé à ce retournement fondamental des attitudes ?

## **Le temps des interprétations matérielles de la culture : la géographie**

Jusqu'aux années 1950, la géographie et l'histoire jouent un rôle essentiel dans la réflexion sur l'idée de civilisation ; ces disciplines s'attachent pourtant davantage aux conditionnements matériels du processus de civilisation, qu'à ses composantes éthiques, religieuses et intellectuelles.

### **L'École française de géographie et l'idée de civilisation : de Paul Vidal de la Blache à Pierre Deffontaines et à Pierre Gourou**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée selon laquelle l'histoire humaine constitue un long cheminement vers la civilisation domine en France. Personne ne conteste la réalité de ce mouvement. La question généralement posée est différente : pourquoi l'émancipation de l'humanité a-t-elle pris tant de temps ? Pour expliquer la lenteur du processus, les géographes mettent l'accent sur la difficile maîtrise de l'environnement. Vidal de la Blache l'exprime ainsi :

« Sur l'étendue des continents les groupes qui ont essaimé çà et là, ont rencontré entre eux des obstacles physiques qu'ils n'ont surmontés qu'à la longue : montagnes, forêts, marécages, contrée sans eau, etc. La civilisation se résume dans la lutte contre ces obstacles »<sup>5</sup>.

.....  
4. HUNTINGTON, S. P., 1994, « Le choc des civilisations », Commentaire, vol. 18, n° 66, p. 238-252. Huntington, S. P., 1996, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon and Schuster.

5. VIDAL DE LA BLACHE, P., 1922, *Principes de géographie humaine*, Paris, A. Colin, p. 12.

L'analyse que Vidal de la Blache propose du monde méditerranéen illustre à merveille cette idée<sup>6</sup>. Partout, les hommes doivent y faire face à un problème majeur : celui que crée le climat méditerranéen, le seul au monde où la saison chaude soit également une saison sèche. Faute d'eau, l'activité des plantes se trouve restreinte pendant le long été. Leur croissance est ralentie. Le rendement des espèces cultivées est plus faible qu'ailleurs.

Les milieux méditerranéens souffrent tous de la spécificité du climat auquel ils sont soumis, mais les problèmes qui s'y posent ne sont pas partout exactement les mêmes. Les collines, les piedmonts, les hautes plaines ou les plateaux offrent d'assez bonnes conditions à l'occupation humaine. En montagne ou dans les maquis ou garrigues qui couvrent les reliefs accidentés et les sols ingrats, c'est l'élevage des chèvres et des moutons qui permet de vivre, mais à condition d'envoyer les bêtes en plaine l'hiver, faute de pouvoir faire des provisions suffisantes de foin l'été. Les plaines basses, où les eaux divaguent et s'étalent en marais, sont ravagées par la malaria et ne sont guère habitables que l'hiver. Les rivages des régions de collines, avec leurs calanques et leurs golfes bien abrités, combinent des possibilités agricoles non négligeables et l'ouverture sur la mer et les horizons lointains : ce sont souvent les milieux les plus favorables.

C'est en apprenant à surmonter les difficultés qu'offrent « montagnes, forêts, marécages, contrées sans eau, etc. », que les peuples méditerranéens ont peu à peu triomphé de la longue sécheresse d'été. En Extrême-Orient, c'est en irriguant les plaines basses, les deltas en particulier, que les groupes humains sont parvenus à créer, grâce au riz, des systèmes agricoles remarquablement efficaces, grâce auxquels ont fleuri de brillantes civilisations. Les grands articles que Vidal de la Blache a publiés en 1917-1918<sup>7</sup>, et qui sont repris dans les *Principes de géographie humaine*<sup>8</sup>, dressent un tableau des niveaux de civilisation. L'interprétation que donne Vidal du processus de civilisation est admise par l'ensemble de la géographie française. Quelques décennies plus tard, on la trouve presque intégralement reprise par Pierre Deffontaines :

« La nature hostile a imposé à la caravane humaine, qui chemine depuis tant de siècles à la surface de la Terre, une bataille sur tous les fronts des

6. VIDAL DE LA BLACHE, P., 1886, « Des rapports entre les populations et le climat sur les bords européens de la Méditerranée », *Revue de Géographie*, vol. 19, p. 409-419.

7. VIDAL DE LA BLACHE, P., 1917, « La répartition des hommes sur le globe », *Annales de Géographie*, vol. 26, p. 81-93 et 241-254.

VIDAL DE LA BLACHE, P., 1917-1918, « Les grandes agglomérations humaines », *Annales de Géographie*, I. « Afrique et Asie », vol. 26, p. 401-411, II. « Europe – remarques générales », vol. 27, p. 92-111, III. « Régions méditerranéennes », vol. 27, 1918, p. 174-187.

8. VIDAL DE LA BLACHE, P., 1922, *Principes de géographie humaine*, Paris, A. Colin.

éléments : bataille de l'homme contre le climat, à peine entamée ; bataille de l'homme sur la mer, si largement menée (...) ; bataille de l'homme dans la montagne, bataille de l'homme avec les rivières, de l'homme à travers les déserts ; emprise de l'homme sur le manteau végétal et spécialement domination de la forêt»<sup>9</sup>.

Deffontaines va plus loin que Vidal de la Blache ; en triomphant à la longue de toutes les difficultés que lui oppose la nature, les rapports de l'homme à l'environnement changent de sens. Le processus de civilisation conduit à une humanisation de plus en plus profonde du paysage et à une responsabilité accrue des groupes à l'égard des milieux qu'ils façonnent. Le courant écologique s'annonce.

Pierre Gourou n'a pas été l'élève de Vidal, mais il a longuement médité sur ses grands articles de 1917-1918. Leur influence est si profonde qu'il décide de partir pour l'Indochine pour mieux comprendre la dynamique d'une des grandes agglomérations humaines, celle des deltas de l'Extrême-Orient. Installé à Hanoï, il consacre sa thèse aux *Paysans du delta tonkinois*<sup>10</sup>. Ce qu'il y découvre, c'est un ensemble de techniques peu gourmandes d'énergie – la plupart des outils et des machines sont mus par les hommes –, mais extrêmement ingénieuses, et qui assurent le contrôle permanent de la hauteur de l'eau dans les rizières, clef de la réussite agricole. La civilisation résulte ainsi de la mise au point d'outils, d'instruments et de machines, mais l'arsenal dont disposent les Tonkinois demeure relativement simple. Il n'est efficace que parce qu'il est mis en œuvre de manière systématique par des populations dont tous les membres travaillent dur pour assurer leur subsistance. Les techniques sociales, qui assurent l'encadrement des cultivateurs, les poussent à l'effort, coordonnent leur action et contrôlent la distribution des gains, comptent autant que les techniques de production.

Pour Gourou, c'est là le résultat essentiel : c'est par l'efficacité de leurs techniques sociales que les peuples s'assurent la maîtrise des environnements où ils sont installés et accèdent à la civilisation. Cela le conduit à inverser les termes habituellement utilisés pour décrire les rapports de l'homme et du milieu : il ne parle pas de déterminisme naturel, mais de déterminisme de civilisation ; c'est parce qu'ils ont mis au point des techniques sociales avancées que les peuples civilisés modèlent efficacement les contrées où ils vivent et dépassent leurs voisins dans la course au progrès.

9. DEFFONTAINES, P., 1948, *Géographie et religion*, Paris, Gallimard.

10. GOUROU, P., 1936, *Les Paysans du delta tonkinois*, Paris, Éditions d'Art et d'Histoire.

Telle qu'elle ressort des analyses de la géographie classique française, la civilisation comporte deux séries de composantes : (i) celles qui ont trait aux conditions matérielles de l'existence et aux technologies avec lesquelles elles sont produites ; (ii) celles qui ont trait aux relations sociales, et conduisent à la structuration de groupes dont l'action est plus efficace.

Ainsi conçue, la civilisation dépend surtout du labeur des masses laborieuses, de la paysannerie et de son encadrement local. L'école française de géographie ouvre ainsi la voie à une réflexion originale sur ce qu'est une civilisation : celle-ci ne se résume pas à la culture raffinée de ses élites, aux arts qu'elles pratiquent, aux œuvres littéraires qu'elles produisent, à la profondeur des philosophies qu'elles élaborent ou à l'éclat des monuments qu'elles édifient. Elle résulte de l'action de ses travailleurs, de leur aptitude à tirer parti de l'environnement et de l'habileté avec laquelle ils viennent à bout des obstacles que celui-ci leur oppose. Dans le duel entre l'homme et la nature, bases matérielles de la culture et aspects organisationnels s'allient dans des proportions variables, mais les techniques sociales tiennent toujours une place importante dans la combinaison.

Les géographes sont les premiers à montrer que la civilisation est un phénomène de masse : pour comprendre son dynamisme, il faut appréhender le processus dont elle naît à travers ses manifestations les plus modestes et en s'attachant à ceux qui en sont responsables : les paysans qui fournissent à tous leurs moyens de vie, les artisans qui créent l'univers instrumental sans lequel les individus seraient désarmés, les cadres locaux qui assurent l'ordre, maintiennent la paix et contrôlent la circulation des biens. La civilisation des géographes a des bases vernaculaires ; ses manifestations élitaires, plus spectaculaires, retiennent moins l'attention des chercheurs.

### Les écoles de géographies allemandes, américaines et britanniques et l'idée de civilisation

#### La géographie allemande et le procès de civilisation

La géographie française doit beaucoup aux grands maîtres allemands du début du XIX<sup>e</sup> siècle, à Alexandre de Humboldt, à Carl Ritter. La réflexion qu'elle développe dans les années 1890 sur la géographie humaine s'inspire largement de l'*Anthropogeographie* de Ratzel<sup>11</sup>. Des différences existent cependant, qui sont sensibles lorsqu'on aborde le procès de civilisation.

.....  
11. RATZEL, F., 1882-1891, *Anthropogeographie, oder Grundzüge der Anwendung der Erdkunde auf der Geschichte*, Stuttgart, Engelhorn, 2 vol.

Pour Ratzel comme pour Vidal de la Blache, le progrès permet à l'humanité de s'affranchir progressivement des contraintes que l'environnement faisait peser sur les peuples premiers, qu'il qualifie de *Naturvölker*<sup>12</sup>. Les *Kulturvölker*, qui leur succèdent, sont capables d'organiser de vastes espaces. C'est sur ce point que divergent l'analyse du processus de civilisation que propose Ratzel et celle qu'imaginent les géographes français. Pour Ratzel comme pour la plupart des intellectuels allemands du XIX<sup>e</sup> siècle, la réalité première qu'appréhendent les sciences sociales, c'est le peuple, alors qu'en France, c'est l'individu ou le groupe local. Pour Ratzel, le passage des peuples de nature aux peuples de culture résulte de la capacité à créer des États que ces derniers ont acquise. Le procès de civilisation conduit à la formation de constructions politiques structurées par un pouvoir fort. La géographie humaine des peuples de culture se confond avec la géographie politique<sup>13</sup>. La perspective ouverte par la géographie française sur la dimension populaire du processus de civilisation manque totalement chez Ratzel – et du même coup, la capacité à traiter efficacement des civilisations historiques, dont le succès repose sur le travail efficace de leurs paysanneries.

La géographie allemande de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> n'est cependant pas monolithique. Alors que sous l'influence combinée de Carl Ritter et des darwiniens allemands – Ernst Haeckel et Moritz Wagner –, Ratzel crée la géographie humaine, Otto Schlüter<sup>14</sup> axe la discipline sur l'étude du paysage et Alfred Hettner<sup>15</sup> sur l'analyse régionale. L'approche culturelle est au cœur des travaux qu'Eduard Hahn<sup>16</sup> consacre aux formes primitives de l'agriculture et de l'élevage.

### La géographie américaine et Carl Sauer

Deux écoles de géographie se développent aux États-Unis entre les deux guerres mondiales : celle du Middle West, surtout soucieuse de donner des

---

12. RATZEL, F., 1885-1888, *Völkerkunde*, Leipzig, Bibliographisch Institut, 3 vol.

13. RATZEL, F., 1898, *Politische Geographie*, Munich et Leipzig, Oldenburg.

14. SCHLÜTER, O., 1899, « Bemerkungen zur Siedlungsgeographie », *Geographisch Zeitschrift*, vol. 5, p. 65-84.

SCHLÜTER, O., 1906, *Die Ziele der Geographie der Menschen*, Munich and Berlin, Antrittsrede.

15. HETTNER, A., 1907, *Grundzüge der Länderkunde*, Leipzig, Europa, vol 1.

16. HAHN, E., 1896, *Demeter und Baubo (Versuch einer Theorie der Entstehung unseres Ackerbaus)*, Lübeck ; HAHN, E., 1909, *Die Entstehung der Pflug-Kultur*, Heidelberg, Carl Winter ; HAHN, E., 1914, *Von der Hacke zur Pfluge*, Leipzig, Quelle et Meyer.

bases méthodologiques solides à la discipline, et celle de Berkeley, animée par Carl Sauer<sup>17</sup>.

Né dans une famille d'origine allemande, celui-ci connaît également bien la géographie qui s'enseigne aux États-Unis et celle qui se pratique en Allemagne. Il est parfaitement au fait des développements qu'elle connaît en France et en Grande-Bretagne.

Sauer fait sienne la conception, alors à la mode en Allemagne, de la géographie comme science du paysage, mais il l'utilise pour éclairer la dimension culturelle de la diversité terrestre. De ce point de vue, sa démarche n'est pas fondamentalement différente de celle de Vidal de la Blache et des géographes français. Il part, comme eux, des groupes élémentaires. Il appréhende la culture à travers l'activité de ceux qui exploitent le milieu (chasseurs, pêcheurs, agriculteurs, éleveurs, etc.) ; elle se matérialise dans les environnements végétaux et animaux qu'ils façonnent et revêt ainsi une dimension biologique.

Sauer s'intéresse en priorité aux groupes amérindiens et aux populations rurales de l'Amérique hispanique. La brutalité de l'Amérique du Nord contemporaine l'effraie : il place la vraie civilisation du côté des groupes traditionnels<sup>18</sup>. Le processus de civilisation peut suivre plusieurs pistes, dont certaines sont condamnables par suite du mépris qu'elles affichent à l'égard de l'environnement.

### La géographie et l'anthropologie sociale britanniques

La géographie se développe en Grande-Bretagne avec quelques années de retard sur l'Allemagne et sur la France. L'approche culturelle ne tiendrait dans la pensée anglaise de l'époque qu'une place mineure si elle n'avait pas été mobilisée par des chercheurs intéressés par la préhistoire (on pense à Herbert Fleure, 1877-1969, zoologiste et géographe, ou à V. Gordon Childe<sup>19</sup>, 1892-1957, australien d'origine, archéologue et philologue, et dont la carrière se déroule au Royaume-Uni) et par l'anthropologie sociale (la personnalité la plus marquante est, dans ce domaine, celle de Daryll C. Forde, 1902-1973, un anthropologue). Les rapports de l'anthropologie sociale britannique et de la géographie sont très

17. SAUER, C. O., 1963, *Land and Life. A Selection from the Writings of Carl Ortwin Sauer*, ed. by John LEIGHLY, Berkeley, University of California Press.

18. SAUER, C. O., 1938, "Themes of Plant and Animal Destruction in Economic History", *Journal of Farm Economics*, vol. 20, p. 765-775.

19. CHILDE, V. G., 1943, *What happened in History?* Harmondsworth, Penguin Books.

étroits. Les travaux de Bronislaw Malinowski<sup>20</sup>, l'initiateur de cette école, de Raymond Firth sur les Maoris de Nouvelle-Zélande<sup>21</sup> ou d'Evans-Pritchard sur les Nuer du Soudan<sup>22</sup>, font une place importante à l'environnement et aux genres de vie : culture et civilisation ne peuvent s'expliquer sans prendre en compte les données écologiques, au sens large – comme le rappelle C. Daryll Forde dans *Habitat, Economy and Society*<sup>23</sup>.

De ce point de vue, la géographie et l'anthropologie sociale britanniques concordent pour souligner qu'on ne peut comprendre une civilisation sans prendre en compte l'environnement dans lequel elle s'est développée, et les défis qu'il lui a posés.

## **La civilisation des historiens : Arnold Toynbee et Fernand Braudel**

L'histoire telle qu'on la racontait au XIX<sup>e</sup> siècle était celle des nations. Les conflits que celles-ci font naître ne montrent-ils pas que ce choix est dangereux ? Pourquoi ne pas mettre l'accent sur des réalités plus étendues, et où la marche du temps ne tourne pas sans cesse autour de guerres et de conquêtes ? C'est cette conviction qui conduit Arnold Toynbee et Fernand Braudel à mettre l'accent sur l'histoire des civilisations.

### **La civilisation des historiens : Arnold Toynbee**

Historien anglais, Arnold Toynbee (1889-1975) est surtout connu pour les douze volumes de *A Study of History*<sup>24</sup> qu'il publie entre 1934 et 1961. L'ouvrage dresse un panorama d'ensemble de l'histoire de l'humanité telle qu'elle a été construite par les civilisations. Il ne rompt pas avec l'idée d'un mouvement progressif, ce qui le différencie des interprétations cycliques proposées quelques années plus tôt par Oswald Spengler.

.....  
20. MALINOWSKI, B., E.R. LEACH, J. BERRY, 1935, *Coral gardens and their magic*, Londres, Allen & Unwin ; trad. fse, *Les Jardins de corail et leur magie*, Paris, Maspéro, 1974.

21. FIRTH, R., 1929, *Primitive Economy of New Zealand Maoris*, Londres, Routledge.

22. EVANS-PRITCHARD, 1936, *The Nuers*, Oxford, Clarendon Press ; trad. fse, *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1968.

23. FORDE, D. C., 1934, *Habitat, Economy and Society*, Londres, Methuen.

24. TOYNBEE, A., 1934-1958, *A Study of History*, Oxford, Oxford University Press, 12 vol.

C'est à la publication des deux volumes du *Déclin de l'Occident. Contours de l'histoire universelle*<sup>25</sup> que celui-ci devait, en effet, sa célébrité. Pour lui, la culture combinait les connaissances scientifiques et philosophiques, la morale et les autres activités spirituelles. Chaque individu pouvait y accéder, mais la culture qu'il acquérait ne lui était pas propre : elle était partagée par l'organisme que constituait la communauté à laquelle il appartenait ; en tant qu'organisme, elle connaissait des phases de croissance suivies par des périodes de déclin, le déclin de la culture portant le nom de civilisation : vision très pessimiste, d'autant que pour Spengler, l'Occident était dans une époque de civilisation, c'est-à-dire de déclin.

Si Toynbee partage avec Spengler l'idée que les civilisations, ou le couple culture-civilisation, constituent le moteur essentiel de l'histoire, il n'en accepte pas le pessimisme. Il partage avec Kant l'idée que la culture-civilisation résulte de la liberté de choix dont disposent les individus, et de leur aptitude à les réaliser.

Les groupes humains se heurtent à des obstacles et doivent faire face à des défis. Certains sont de nature sociale – comment triompher du chaos qui s'est installé dans le monde post-romain ? D'autres viennent de l'environnement – comment mettre en valeur des marais, comme ceux de la Mésopotamie sumérienne ? Comment installer une ville et un port dans une lagune où tout s'enfonce, comme à Venise ? L'attention accordée à la pesanteur de l'environnement vient de la géographie et de l'anthropologie sociale anglaises.

Pour Toynbee, la solution à ces problèmes est l'œuvre de minorités innovantes : les Sumériens apprennent à cultiver les marais ; dans le monde post-romain, l'Église catholique propose les cadres qui avaient disparu avec l'effondrement de l'Empire ; les Vénitiens découvrent que la lagune les protège, et apprennent à y construire en dur.

Dans la mesure où Toynbee accorde au milieu un rôle souvent décisif dans la genèse des civilisations, il s'inscrit dans la lignée de ce que les géographes proposent depuis Vidal de la Blache : la civilisation naît de la lutte contre les obstacles que constituent « montagnes, forêts, marécages, contrées sans eau, etc. ». La thèse de Toynbee ne se résume cependant pas à ce contre-déterminisme de l'obstacle surmonté, qui se transforme en avantage ; elle a une dimension proprement sociale et insiste sur le rôle des élites.

.....  
25. SPENGLER, O., 1918-22, *Der Untergang des Abendlandes: Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, Munich, Becksche, 2 vol.

## La civilisation des historiens : Fernand Braudel

Pour Fernand Braudel, l'histoire conçue comme celle des États-nations présente deux défauts : (i) elle ne rend pas compte de l'évolution des groupes qui ignorent les formes centralisées de pouvoir ; (ii) en faisant des nations le moteur de l'évolution humaine, elle justifie les politiques de puissance qui mènent aux conflits et aux guerres.

L'occasion de préciser la conception qu'il se fait de l'histoire lui est donnée à la fin des années 1950, lorsqu'on lui demande d'élaborer une réforme de l'enseignement de l'histoire en France : il rompt avec la tradition des histoires nationales ; en poursuivant l'objectif de transformer les adolescents en citoyens du monde, il montre aux jeunes que ce sont les civilisations qui modèlent la Terre.

L'essentiel du programme d'histoire des classes terminales qu'élabore Braudel est consacré aux civilisations. Le sujet est si original qu'il se sent obligé de rédiger lui-même un essai sur la question. Celui-ci est incorporé dans un ouvrage écrit en collaboration : *Le Monde actuel, histoire et civilisation*<sup>26</sup>. La partie de ce livre consacrée aux civilisations, celle rédigée par Braudel, a fait l'objet d'une réédition indépendante sous le titre : *Grammaire des civilisations*<sup>27</sup>.

La première partie de la *Grammaire des civilisations* dessine des pistes claires. Au point de départ, Braudel tire parti de Lucien Febvre et de son travail sur le mot « civilisation »<sup>28</sup>, mais il prend acte de l'introduction du terme de « culture » dans les sciences sociales françaises, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : c'est sur l'ensemble des deux termes de « culture » et de « civilisation » qu'il se penche.

Pour Fernand Braudel, le rôle des civilisations est essentiel dans la géohistoire qu'il est en train de bâtir. Les historiens avaient l'habitude de s'attacher aux événements, aux crises, aux révolutions, aux guerres, à tout ce qui entraîne des inflexions rapides de la vie des groupes. Ils négligeaient l'environnement matériel, le cadre économique et les manières de vivre et d'agir des populations dont ils retraçaient l'évolution. Les transformations qui affectent ces éléments ne s'inscrivent pas dans des temporalités analogues à celles de l'histoire événementielle. Dans la réflexion sur la longue durée qu'il mène depuis la fin

26. BAILLE, S., F. BRAUDEL et R. PHILIPPE, 1963, *Le monde actuel, histoire et civilisation*, Paris, Belin.

27. BRAUDEL, F., 1987, *Grammaire des civilisations*, Paris, Arthaud ; réédition Champs-Flammarion, 1993.

28. FEBVRE, L., 1930, « Civilisation : évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », dans *Varii Auctores, Civilisation : le Mot et l'Idée*, Paris, la Renaissance du Livre, cf. p. 1-55.

des années 1930, Fernand Braudel<sup>29</sup> est conduit à se pencher sur les grandes civilisations. Celles-ci présentent quatre caractéristiques : (i) *ce sont des espaces*, c'est-à-dire des ensembles « de terres, de reliefs, de climats, de végétations, d'espèces animales, d'avantages donnés ou acquis »<sup>30</sup>, où s'impose une langue et où dominent certains traits de culture matérielle ; (ii) *ce sont des sociétés* « aux groupes hiérarchisés, avec de forts écarts entre les groupes, donc des tensions changeantes, des conflits sociaux, des luttes politiques et une perpétuelle évolution »<sup>31</sup>, par opposition aux cultures primitives, qui « seraient le fruit de sociétés égalitaires, dont les rapports entre groupes sont réglés une fois pour toutes et se répètent »<sup>32</sup> ; (iii) *ce sont des économies*, capables de dégager des surplus, d'autoriser un certain gaspillage, et de cultiver le luxe<sup>33</sup> ; (iv) *ce sont des mentalités collectives* : « à chaque époque, une certaine représentation du monde et des choses, une mentalité collective dominante anime, pénètre la masse entière de la société »<sup>34</sup> ; et Braudel ajoute : « la religion est le trait le plus fort, au cœur des civilisations, à la fois leur passé et leur présent »<sup>35</sup>.

Braudel reconnaît le rôle que les mentalités, les valeurs, la religion tiennent dans le processus de civilisation, mais il insiste aussi sur ses dimensions matérielles, son support géographique, ses structures sociales – hiérarchisées – et sur le gaspillage que leur réussite économique autorise parfois.

Deux idées s'imposent ainsi à Braudel :

- La civilisation est une réalité globale, c'est-à-dire à la fois un espace, une société, une économie et un ensemble de mentalités collectives ;
- La civilisation est une continuité et son histoire s'inscrit dans la longue durée<sup>36</sup>.

C'est en s'inscrivant dans la tradition vidalienne de prise en compte des contraintes matérielles qu'il souligne d'abord le rôle de l'histoire lente dans la genèse des civilisations. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*<sup>37</sup>, sa thèse, met successivement en scène trois cadres d'analyse et

29. BRAUDEL, F., 1957, « La longue durée », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, déc., p. 725-753.

30. BRAUDEL, F., 1987, *Grammaire des civilisations*, *op. cit.*, p. 41.

31. *Ibid.*, p. 48.

32. *Ibid.*, p. 48.

33. *Ibid.*, p. 52.

34. *Ibid.*, p. 54.

35. *Ibid.*, p. 53.

36. BRAUDEL, F., 1957, « La longue durée », *op. cit.*

37. BRAUDEL, F., 1949, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1949.

trois familles d'acteurs : (i) les milieux naturels et les éleveurs, paysans et artisans qui façonnent lentement le monde méditerranéen, (ii) les cycles de croissance et de récession de l'économie qui l'affectent et lui imposent ses rythmes, et (iii) les États qui s'y affrontent, l'époque favorisant tantôt les petites formations, tantôt les grands empires.

Pour Braudel, la civilisation, c'est ce que l'histoire met lentement en place dans un cadre naturel – c'est l'héritage vidalien – mais c'est bien plus que cela. À partir d'un certain moment, c'est aussi une certaine façon de concevoir l'activité économique et l'échange. C'est une manière de structurer politiquement l'espace. C'est une mentalité collective, religieuse en particulier.

La réflexion de Braudel sur les civilisations reste inachevée – il la poursuivait dans son livre sur *L'Identité de la France*<sup>38</sup> lorsque la mort l'a surpris –, mais ce qu'il nous laisse est substantiel.

La plus grande partie de *La Grammaire des civilisations* est consacrée à un tableau des grandes aires de civilisation. Celui-ci est bâti sur l'opposition entre les civilisations non européennes (islam, continent noir, Extrême-Orient) et les civilisations européennes (en Europe et en Amérique).

Selon les cas, le ciment des pratiques et représentations collectives qu'évoque Braudel est fourni par la religion (en terre d'islam), par le croisement d'un système religieux et d'un mode d'organisation hiérarchique de la société (pour l'Inde), par un système de communication et une construction politique unifiés (comme en Chine) ou par des conceptions voisines des relations sociales élémentaires (dans le monde noir). On mesure à cela combien l'interprétation de Braudel est séduisante, mais combien il faudrait la creuser pour lui donner une formulation plus rigoureuse. Le tableau se complique par la suite, lorsque Braudel reprend à l'historien allemand Wilhelm Röpke l'idée d'économie-monde<sup>39</sup>.

Les interprétations du processus de civilisation qu'imaginent les géographes à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle ont ainsi fortement influencé les historiens qui, comme Arnold Toynbee ou Fernand Braudel, cherchaient à rompre avec le modèle de l'histoire nationale, dominant depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Le poids des contraintes naturelles, auquel ils accordent une place importante, n'explique qu'en partie les civilisations auxquelles ils s'attachent : celles-ci doivent aussi leur formation et leurs contours aux défis sociaux qu'elles rencontrent (Toynbee), et aux systèmes d'échange, de pouvoir et de

.....  
38. BRAUDEL, F., 1986, *L'Identité de la France*, Paris, 3 tomes.

39. BRAUDEL, F., 1967-1979, *Capitalisme et civilisation*, Paris, 3 vol.

croissance qu'elles élaborent (Braudel). Mais les disciplines dont ils s'inspirent manquent encore d'un cadre pour penser la dimension sociale du processus de civilisation. Celui-ci lui est fourni par des auteurs plus récents, Michael Mann, Norbert Elias ou Shmuel Eisenstadt.

## De nouvelles perspectives sur le processus de civilisation

L'intérêt que les historiens et les géographes portent à la civilisation se transforme dans le dernier tiers du xx<sup>e</sup> siècle. Certains continuent à mettre l'accent sur les bases matérielles de toute civilisation – ainsi A. W. Crosby<sup>40</sup> invoquant l'impérialisme écologique de l'Europe. Mais la réflexion est désormais plutôt menée sur le processus de civilisation ainsi que sur ses dimensions techniques (Michael Mann), sociales (Norbert Elias) et idéologiques (Shmuel Eisenstadt).

### Les facteurs de création de l'État selon Michael Mann

Michael Mann<sup>41</sup> ne s'intéresse pas directement aux civilisations: il s'attache aux sources de la puissance sociale – on peut toutefois se demander si celle-ci ne constitue pas un présupposé de la civilisation. Selon lui et pour qu'un État se constitue, il faut qu'une religion ou une idéologie partagée confère une autorité naturelle à un personnage central. Pour transformer ce roi-prêtre en souverain craint et obéi, deux conditions sont nécessaires: 1- l'existence d'excédents agricoles capables de nourrir des classes dirigeantes et une armée; 2- la possibilité d'acheminer rapidement des ordres et des nouvelles, ce qui implique des voies de communication (également utiles pour le transport des denrées alimentaires et l'acheminement des troupes) et un système d'écriture<sup>42</sup>. La puissance du souverain s'exerce dans un rayon qui est limité par les technologies sur lesquelles s'appuie la société; sa capacité à encadrer solidement la société civile dépend des excédents alimentaires que

40. CROSBY, A.W., 1986, *Ecological Imperialism. The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge University Press.

41. MANN, M., 1986, *The Sources of Social Power, vol. 1, A History of Power from the Beginning to A.D. 1760*, Cambridge, Cambridge University Press.

42. GORSE, M., 1974, *Les Pré-écritures et l'évolution des civilisations*, Paris, Klincksieck.

les zones cultivées produisent ; le rayon d'action de son armée est conditionné par les difficultés d'approvisionnement et l'impossibilité de maintenir des communications avec le centre du royaume lorsqu'on opère trop loin.

La création de l'État n'apporte pas d'avantage immédiat à la plus grande partie des populations : le prix à payer pour la sécurité est lourd, les prélèvements élevés. La plupart des groupes sont contre l'État : les populations réagissent aux tentatives de concentration du pouvoir en s'installant ailleurs. Il faut des circonstances géographiques particulières pour que cela leur soit impossible.

Au Moyen-Orient, les récoltes ne réussissent bien que dans les terres alluviales périodiquement recouvertes par les inondations. La productivité de celles-ci est remarquable. Les populations s'y accumulent, mais s'y trouvent piégées : elles ne peuvent plus fuir les petits tyrans lorsque ceux-ci s'installent. C'est donc au Moyen-Orient que la forme étatique se développe d'abord, avec ses corrélats : fondements idéologiques et religieux, forte armée, usage de l'écriture (c'est une nécessité fonctionnelle) et ébauche de bureaucraties ecclésiastiques, administratives et militaires.

Les conditions naturelles ne sont pas très différentes dans la vallée du Nil, en Mésopotamie, dans la vallée de l'Indus et en Chine du Nord, là où le Houang-Ho débouche dans la plaine. Le modèle de Mann s'applique moins bien au Nouveau-Monde.

## **Le processus de civilisation selon Norbert Elias**

Pour Norbert Elias<sup>43</sup>, la civilisation résulte d'une des formes que peut prendre l'universelle compétition pour le pouvoir, le prestige et la richesse. Dans la société féodale, la prééminence revenait à ceux qui s'imposaient par les armes. La situation change à la fin du Moyen Âge : avec le développement de l'artillerie, l'entretien d'une armée n'est plus à la portée de seigneurs locaux ; seuls les États sont capables de supporter de telles dépenses. Dans le même temps, l'évolution des mentalités et la renaissance du droit romain transforment la conception que l'on se fait du pouvoir : celui-ci ne se fractionne plus, comme c'était le cas dans le monde féodal. Il perd son sens et son efficacité à être partagé : la souveraineté n'existe que si elle est absolue.

---

43. ELIAS, N., 1973, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Flammarion ; éd. or. allemande, 1969 ; ELIAS, N., 1974, *La Société de Cour*, Paris, Calmann-Lévy ; éd. or. allemande, 1969 ; ELIAS, N., 1976, *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy ; éd. or. allemande, 1969.

Pour le monarque, le problème est donc de domestiquer la noblesse féodale. Il y parvient en la contraignant à résider à la Cour : n'est-il pas le seul à pouvoir allouer aux grandes familles désargentées les ressources qui leur font défaut ? Toute l'aristocratie lutte pour accéder aux largesses du Roi. Pour s'imposer, il ne suffit plus, comme par le passé, d'être le meilleur entraîneur d'hommes sur un champ de bataille. La compétition se déroule désormais en présence du souverain qu'il faut respecter, et de dames qu'il convient de ne pas offusquer. C'est en se tenant mieux à table, en se montrant meilleur danseur, meilleur chanteur, meilleur au jeu de paume, plus galant, plus prévenant, plus brillant dans les joutes oratoires et plus informé de tout ce qui fait l'éclat de la culture, c'est en goûtant les spectacles à la mode – théâtre ou opéra –, que l'on se fait remarquer : ainsi naît le processus de civilisation des mœurs.

De nouvelles formes de distinction se créent. On est moins sensible aux grands destins forgés sur les champs de bataille ou dans le recueillement des cloîtres. Le courtisan passe au premier plan parce qu'il est ouvert à toutes les formes de l'art et du commerce de l'esprit. La culture devient un outil de promotion sociale.

L'idéal démocratique aurait dû faire disparaître la compétition pour le raffinement, des mœurs. Il n'en a pas raison. Tous devraient être égaux, bien sûr, mais certains cherchent à échapper à ce nivellement. Comme le montre Nathalie Heinich<sup>44</sup>, l'élite artiste y parvient en cherchant dans la modernité et ses avant-gardes une distinction qu'elle sait passagère, mais qu'il est possible de renouveler. À la grisaille, qui selon Tocqueville gagnait la démocratie américaine, s'oppose la recherche de la beauté qui assure la distinction des nouvelles élites européennes, et leur permet d'affirmer leur rôle et leur statut.

Le processus de civilisation correspond à l'une des formes que prend la compétition à l'œuvre dans toute société complexe où les tâches et les statuts de chacun sont différenciés.

.....  
44. HEINICH, N., 2005, *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard.

## Les civilisations axiales de Shmuel Eisenstadt

Le sociologue israélien N. Shmuel Eisenstadt<sup>45</sup> met l'accent sur le rôle des valeurs dans la construction des sociétés. Il note qu'à la fin du deuxième millénaire avant notre ère et dans le courant du premier, l'idée de transcendance s'affirme chez certains peuples de l'Ancien Monde, en Perse, en Israël, en Égypte, en Inde. Elle gagne de là le monde méditerranéen et l'Europe d'une part, et l'Asie du Sud et de l'Est de l'autre.

Dans ces sociétés, le rôle des prêtres s'affirme. Une des manières de parvenir à l'excellence est de développer sa spiritualité. La place des valeurs liées à la transcendance conduit Shmuel Eisenstadt à qualifier ces sociétés *d'axiales*. Elles jouent, selon lui, un rôle essentiel dans la naissance des grandes civilisations.

Les développements récents de la réflexion sur le processus de civilisation systématisent ce que l'on savait de leurs conditions matérielles (Michael Mann), précisent les dimensions sociales de la compétition qui lui donne naissance (Norbert Elias) et rappellent ses aspects religieux et idéologiques (Eisenstadt).

## L'apport de l'approche culturelle en géographie

Dans le courant des années 1970, la géographie rompt avec les présupposés positivistes ou néo-positivistes qu'elle partageait avec les autres sciences sociales. Les hommes n'ont pas directement accès au réel : ils l'appréhendent à travers des représentations. Le tournant culturel qui résulte de ce constat conduit les chercheurs à s'interroger sur le poids de leur subjectivité – la géographie pratique l'autocritique – et à élargir l'analyse de l'outillage mental dont disposent les groupes pour façonner leur environnement et pour s'organiser<sup>46</sup> (Claval, 2012). Aux techniques matérielles qui permettent de maîtriser

45. EISENSTADT, N. S., 1982, "The axial age: the emergence of transcendental visions and the rise of clerics", *European Journal of Sociology*, vol 23, n° 2, p. 294-314.

EISENSTADT, N. S., 1986, *A Sociological Approach to Comparative Civilisations: the Development and Directions of a Research Program*, Jerusalem, The Harry S. Truman Research Institute for the Advancement of Peace.

EISENSTADT, N. S. (ed.), 2003, *Civilizations and Multiple Modernities*, Leiden, Brill.

46. CLAVAL, P., 2012, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin.

les milieux et aux institutions qui structurent la société, s'ajoutent les imaginaires qui donnent un sens à la vie des individus et des collectivités. La culture, c'est-à-dire l'ensemble de ce que chacun a reçu de ses aînés ou découvert par lui-même, combine ces trois composantes.

La culture se met en place à travers les mécaniques de la communication, celle qui s'établit d'une génération à l'autre, et celle qui permet à chaque instant le fonctionnement de la société. Les informations qui circulent s'échangent (i) par la voie orale et l'imitation, (ii) par l'écrit ou (iii) par les médias propres aux sociétés contemporaines. Ces moyens ont des caractéristiques propres : (i) oralité et imitation assurent efficacement le transfert des attitudes, des gestes, des savoir-faire et des connaissances, mais dans un rayon très limité ; (ii) l'écriture assure la diffusion à distance des connaissances ou des croyances, mais se prête mal à la transmission des savoir-faire et des pratiques ; (iii) les médias modernes restaurent les avantages de l'oralité.

(i) Ne connaissant que l'oralité, tous les membres des sociétés premières baignent dans le même environnement culturel. (ii) L'invention de l'écriture fait entrer les sociétés dans l'histoire. Une dualité les marque désormais : aux cultures vernaculaires des couches populaires, porteuses de ce qui est indispensable à la vie quotidienne, à la reproduction biologique et à l'exploitation du milieu, s'opposent celles des élites, plus tournées vers les valeurs, les techniques sociales et l'organisation de l'espace. (iii) Les médias modernes bouleversent cet équilibre : aux cultures populaires se substituent des cultures de masse, qui mettent plutôt l'accent sur la consommation que sur la production ; les cultures élitaires de jadis cèdent la place à des cultures savantes et techniques, qui maîtrisent ce qui a trait à la production, mais font moins de place à la religion.

Ce contexte fait comprendre la portée et les limites du concept de civilisation : il ne s'applique pas aux sociétés premières, dont les cultures sont trop unitaires ; il caractérise les sociétés historiques, où les savoirs et les croyances propagées par les élites introduisent un ferment de transformation, une dynamique de compétition, un processus de civilisation. Les conditions de la société contemporaine ont tellement changé qu'on ne doit y mobiliser la notion de civilisation qu'avec une certaine prudence.

## Conclusion : l'histoire et la géographie face aux thèses de Huntington

Les chercheurs en sciences sociales ont volontiers recours à la notion de civilisation. Ils lui reconnaissent deux qualités : (i) le terme souligne l'existence d'un facteur dynamique qui fédère, dans certaines sociétés, les différentes facettes de la vie sociale : reproduction biologique, structuration des relations entre les individus et entre les groupes, organisation du territoire, représentations, imaginaires, religions, idéologies ; (ii) l'espace que cimente une civilisation a des dimensions variables ; il peut coïncider avec une société ou s'appliquer à une pluralité de sociétés. De là son succès chez les historiens qui, comme Toynbee ou Braudel, cherchent à rompre avec les histoires nationales et veulent souligner la dimension positive et plurielle de l'évolution de l'humanité.

Le souci de ces grands historiens de voir leur discipline se focaliser sur d'autres sujets que les guerres et les conquêtes n'a pas été exaucé : par un paradoxe curieux, c'est comme génératrice de conflits et de chocs que la civilisation fait son grand retour avec Samuel Huntington. Comment l'apport de la géographie, de l'histoire et des autres sciences sociales permet-il de situer les thèses de celui-ci ?

### L'apport de la géographie, de l'histoire et des sciences sociales

Dans le courant du xx<sup>e</sup> siècle, les travaux historiques et géographiques consacrés à l'idée de civilisation ont beaucoup insisté sur les conditions nécessaires à l'épanouissement des formes supérieures de la culture :

1. Des conditions naturelles difficiles se révèlent souvent favorables au processus de civilisation : elles posent un défi au groupe et l'obligent à innover. Les solutions qui permettent de transformer l'environnement et de le rendre productif résultent de l'inventivité de ceux qui exploitent directement la terre, la mer ou le sous-sol de l'action des élites.
2. La maîtrise de l'espace, indispensable à l'épanouissement des civilisations, ne passe pas seulement par la domestication d'espèces végétales et animales et par la création de pyramides écologiques plus productives (c'est un thème qui court de Vidal de la Blache à l'anthropologie sociale britannique, à l'école de Berkeley et à Crosby) ; elle implique aussi le développement des techniques de transport et de communication (Mann).
3. À la suite des géographes, de Gourou en particulier, le rôle des « techniques sociales », celles qui permettent de coordonner le travail

d'individus nombreux distribués sur des espaces étendus, est également souligné.

4. Pour s'épanouir, une civilisation a besoin de surplus qui assurent la subsistance de ses élites, autorisent le gaspillage et rendent possible le luxe, comme le rappelle Braudel. En créant l'abondance, un milieu naturel propice facilite alors l'épanouissement de la civilisation.
5. Même si les conditions naturelles le contraignent et le limitent, le processus de civilisation est fondamentalement social. Il caractérise les sociétés fortement hiérarchisées. Cette observation peut se formuler autrement : la civilisation se développe dans des sociétés marquées par le dualisme entre la culture des milieux populaires et celle des élites : les sociétés historiques.

Les médias précipitent aujourd'hui les dynamiques culturelles. On discerne encore mal les formes que prend le processus de civilisation dans des sociétés structurées par des cultures de masse et des cultures techniques et savantes.

### Deux variantes du processus de civilisation ?

Le processus de civilisation ne revêt pas partout la même forme. Là où la compétition sociale n'a d'autre ambition que l'accumulation des richesses ou la concentration du pouvoir, elle n'enclenche pas de processus de civilisation. Là où elle s'exprime par la poursuite de la sagesse, la recherche de la sainteté ou la quête de l'extase, un processus de civilisation est à l'œuvre, qui vise la perfection morale des individus plus que leur prospérité. Les valeurs axiales qui structurent la civilisation sont alors religieuses.

Dans d'autres cas, le processus de civilisation s'appuie sur la distinction qui naît de l'urbanité, de la civilité, du bon goût et de la poursuite de la connaissance et de la beauté. C'est la dynamique à l'œuvre dans les sociétés de Cour d'Ancien Régime et dans celles qui leur succèdent en Europe, alors même que les monarchies absolues sont remplacées par des régimes démocratiques. Des formes nouvelles de croyances, les idéologies (elles éclairent le devenir des groupes et de l'humanité) s'y ajoutent aux valeurs axiales plus traditionnelles, ou se substituent à elles.

Dans le passé, les deux formes du processus de civilisation ont souvent coexisté : la chrétienté médiévale valorisait la sainteté, mais la recherche de distinction s'affirmait déjà chez certains – princes ou bourgeois enrichis. Ce type de coexistence se rencontrait également en terre d'islam, en Inde, en Chine ou au Japon. À partir de la Renaissance, le processus de civilisation se caractérise, en Occident, par la prépondérance croissante de la connaissance et de la jouissance esthétique.

## **La thèse de Huntington (1994 ; 1996) à la lumière des recherches historiques et géographiques**

Pour Huntington, les civilisations sont structurées par leurs valeurs religieuses. Celles-ci sont mutuellement incompatibles. Avec la facilité accrue des transports et des communications, avec les contacts multipliés qui en résultent, cela débouche sur des affrontements : c'est le choc des civilisations !

Que penser de cette thèse ? Le processus de civilisation peut sans doute conduire à des systèmes de croyances difficilement compatibles. Mais les valeurs ne constituent qu'une des composantes des civilisations : celles-ci ont des bases matérielles ; elles ne sont jamais la pure expression de représentations morales ou métaphysiques ; ces dernières n'acquièrent leur prégnance qu'à travers les efforts déployés pour maîtriser l'environnement et qu'à travers la compétition sociale partout présente ; les valeurs fournissent une justification et un cadre à ces processus ; elles les expriment tout autant qu'elles les modèlent. Une civilisation ne se caractérise pas par une constellation intangible de valeurs. Elle résulte de la combinaison changeante de bases matérielles, de processus de compétition internes et externes, de représentations et de valeurs.

Les thèmes qui cimentent les sociétés contemporaines se structurent autour de deux noyaux : l'excellence morale ou l'excellence intellectuelle. On a cru un temps que ces deux formes étaient destinées à se succéder, l'excellence intellectuelle et technique dont se réclame l'Occident devant supplanter l'excellence morale.

Le reste du monde refuserait désormais les valeurs – ou l'absence de valeurs – de l'Occident, ce qui rendrait inévitable le choc des civilisations. L'idée que pour réussir, il suffisait de combiner religions traditionnelles et idéologies empruntées à l'Europe ou à l'Amérique a fait son temps. Les philosophies de l'histoire, sur lesquelles reposaient les idéologies occidentales sont passées de mode. Est-ce à dire que l'Occident ne se définirait plus que par le christianisme, et qu'il aurait définitivement renoncé à donner du sens à la vie et au monde à travers des idéologies ? Que le reste du monde ignorerait celles-ci ? Le conflit entre modernisme (l'excellence intellectuelle et technique) et fondamentalisme (l'excellence morale) est en fait présent dans toutes les sociétés – en terre chrétienne comme en terre d'islam, comme l'a rappelé le printemps arabe.

Est-on certain, d'autre part, que dans le monde des médias qui est le nôtre, le processus de civilisation ait gardé les formes qu'il avait dans les sociétés historiques ?